

MILTON HATOUM

ORPHELINS
DE L'ELDORADO

traduits du portugais (Brésil)
par Michel Riaudel

Titre original :
Orfaos do Eldorado
Editeur original :
Canongate Books Ltd.
© Milton Hatoum, 2008

© ACTES SUD, 2010
pour la traduction française
ISBN 978-2-7427-8962-7

ACTES SUD

A ma mère

Tu dis : J'irai vers d'autres pays, vers d'autres rivages. Je finirai bien par trouver une autre ville, meilleure que celle-ci, où chacune de mes tentatives est condamnée d'avance, où mon cœur est enseveli comme un mort. Jusqu'à quand mon esprit résistera-t-il dans ce marasme? Où que je me tourne, où que je regarde, je vois ici les ruines de ma vie, cette vie que j'ai gâchée et gaspillée pendant tant d'années.

Tu ne découvriras pas de nouveaux pays, tu ne découvriras pas de nouveaux rivages. La ville te suivra. Tu traîneras dans les mêmes quartiers, et tes cheveux blanchiront dans les mêmes maisons. Où que tu ailles, tu débarqueras dans cette même ville. Il n'existe pour toi ni bateau ni route qui puisse te conduire ailleurs. N'espère rien. Tu as gâché ta vie dans le monde entier, tout comme tu l'as gâchée dans ce petit coin de terre.*

La Ville, 1910

CONSTANTIN CAVAFY

* Traduit du grec par Marguerite Yourcenar et Constantin Dimaras, Gallimard, Poésie, 1994, p. 93. Toutes les notes sont du traducteur.

La voix de la femme attira tant de monde que j'ai décampé à mon tour de chez mon professeur pour gagner les bords de l'Amazone. Une Indienne, une des Tapuias de la ville, parlait en montrant le fleuve. Je ne me souviens pas du dessin des peintures, sur son visage ; mais je revois très bien leur couleur : rouge, comme le jus du roucou. Dans l'après-midi humide, l'arc-en-ciel faisait comme un serpent qui aurait embrassé ciel et eau.

Florita me rejoignit et commença à traduire ce que la femme disait en langue indienne ; elle traduisait quelques phrases et s'arrêtait, marquant une pause perplexe. Elle doutait de ce qu'elle traduisait. Des propos. Ou de la voix. La femme disait qu'elle avait quitté son mari parce qu'il était toujours à la chasse, par monts et par vaux, la laissant seule au village, celui où avaient été regroupés les Indiens. Jusqu'au jour où elle avait été attirée par un être enchanté. Désormais, elle habiterait avec son amant, au fond des eaux. Elle voulait vivre

dans un monde meilleur, avoir moins de souffrances à supporter, moins de malheurs. Elle parlait sans regarder les porteurs de la rampe du marché, les pêcheurs et les filles du collège du Carmel. Je les revois, en pleurs, s'enfuir en courant, ce n'est que longtemps après que j'en ai compris la raison.

Soudain la Tapuia se tut et entra dans l'eau. Les curieux s'immobilisèrent, comme par enchantement. Et tout le monde vit le calme avec lequel elle nageait vers l'île des Hoatzins. Son corps disparut peu à peu dans le fleuve étincelant, alors quelqu'un cria : La folle va se noyer. Les bateliers naviguèrent jusqu'à l'île, mais ils ne la retrouvèrent pas. La femme avait disparu. Pour ne plus jamais revenir.

Florita me traduisait les histoires que j'entendais quand j'allais jouer avec les petits Indiens du village, de l'autre côté de la ville. Des légendes étranges. Par exemple, l'histoire de l'homme à la queue très longue, si longue qu'elle traversait l'Amazone, dépassait l'île du Saint-Esprit et allait se planter dans le sexe d'une fille tout là-bas, au Miroir de la lune. Puis la queue s'enroulait autour du cou de l'homme et, tandis qu'il se tordait dans tous les sens, étranglé, la jeune fille demandait en riant : Où est passée la queue toute raide ?

Je me souviens aussi de l'histoire de la femme séduite par un tapir. Son mari tua le tapir, coupa le pénis de l'animal et l'accrocha à la porte du carbet. Alors la femme recouvrit le pénis de glaise et le laissa sécher

et durcir : elle adressait des mots doux à la chose et jouait avec. Le mari enduisit d'une bonne couche de piment le membre d'argile et se cacha pour voir sa femme lécher la bête et s'asseoir dessus. Il raconta qu'elle bondissait en hurlant de douleur, et que sa langue et son corps brûlaient comme un brasier. Elle n'eut pas d'autre solution que de plonger dans le fleuve et se transforma en crapaud. Alors le mari s'en fut habiter au bord du fleuve, triste et rongé de remords, implorant que sa femme lui revînt.

Telles étaient les légendes que Florita et moi entendions des anciens du village. Ils parlaient en langue générale* et, de retour chez nous, Florita me répétait ces histoires, les soirs de solitude de mon enfance.

Une histoire étrange me terrifia : celle de la tête coupée. La femme en deux morceaux. Son corps part toujours en quête de nourriture dans les autres villages, et sa tête s'envole et se colle à l'épaule de son mari. L'homme et la tête passent la journée ensemble. Et le soir, à l'heure où un certain oiseau chante et où point la première étoile dans le ciel, le corps de la femme revient se coller à la tête. Mais une nuit, un homme vole la moitié du corps. Le mari refuse de se contenter de la tête de sa femme, il la veut tout entière. Il passe sa

* Langue inventée par les jésuites, qui avaient ainsi unifié divers parlers tupis pour entrer en contact avec les Amérindiens et les convertir.

vie à rechercher le corps, il dort et se réveille avec la tête de sa femme rivée sur son épaule. Une tête silencieuse, mais bien vivante : capable de sentir le monde de ses yeux, et les yeux ne sèchent pas, ils perçoivent tout. Une tête avec un cœur.

J'avais dans les neuf-dix ans, je m'en souviendrai toujours. Y a-t-il encore quelqu'un pour entendre ces voix? Elles me hantaient, un moment vient où ces histoires finissent par faire partie de notre vie. Une de ces têtes a causé ma perte. L'autre m'a blessé le cœur et l'âme, elle m'a laissé au bord du fleuve, seul, à souffrir, dans l'attente d'un miracle. Deux femmes. Mais l'histoire d'une femme, c'est aussi celle d'un homme, non? Avant la Première Guerre, qui n'avait entendu parler d'Arminto Cordovil? Beaucoup de gens connaissaient mon nom, tout le monde avait entendu parler de la richesse et de la réputation de mon père, Amando, le fils d'Edílio.

Vous voyez le garçon qui pédale sur un tricycle? Un petit vendeur de glaces à l'eau. Il sifflote, le malin. L'air de rien, il va s'approcher de l'ombre du courbaril. Avant, je pouvais m'acheter sa caisse de glaces, et le tricycle avec. Maintenant il sait que je suis sans le sou. Et juste pour m'agacer, il vient me narguer de ses yeux de hibou. Après quelques gloussements, il part en pédalant, et de l'église du Carmel il crie : Arminto Cordovil est marteau. Tout ça parce que je passe

l'après-midi à regarder le fleuve. Face à l'Amazonie, ma mémoire s'emballe, une voix sort de ma bouche, et je ne m'arrête plus de parler jusqu'à l'heure où l'oiseau majestueux commence à chanter. Le Grand Tinamou viendra bientôt, dans son plumage gris, de la couleur du ciel à la tombée de la nuit. Il chante et dit adieu au jour. Alors je fais silence et laisse la nuit entrer dans la vie.

La vie, la nôtre, elle ne cesse d'aller et venir, avec ses hauts, ses bas. Je n'ai pas toujours habité ce gourbi misérable. Le palais blanc des Cordovil, lui, c'était une maison, une vraie. Quand j'ai voulu m'y installer avec celle que j'aimais, elle a disparu de ce monde. On disait qu'elle habitait une cité enchantée, mais je ne voulais pas le croire. En plus, en ce temps-là j'étais à sec, raide comme un passe-lacet. Sans amour, sans argent, je risquais de perdre le palais blanc. Et je n'avais pas la ténacité de mon père. Ni son habileté. Amando Cordovil aurait été capable de dévorer le monde. Rien ne l'arrêtait, il se fichait même de la mort. Et voilà : la fortune vous sourit, puis une bourrasque vient tout balayer. J'ai dilapidé ma fortune dans la voracité des plaisirs aveugles. J'ai voulu rayer d'un trait le passé, la réputation de mon grand-père Edílio. Je ne l'ai pas connu, ce Cordovil. On disait de lui qu'il ignorait la fatigue, la paresse, qu'il travaillait comme un cheval, malgré la moiteur de ce pays. En 1840, à la fin de la guerre des

Cabanos*, il planta du cacao à Boa Vida, le domaine qui se trouve sur la rive droite de l'Uaicurapá, à quelques heures de barque d'ici. Mais il mourut avant de réaliser son vieux rêve : faire édifier dans cette ville un palais blanc. C'est Amando qui inaugura la bâtisse le jour de ses noces avec ma mère. Et il se mit à rêver pour ses cargos de routes mirifiques. Un jour je damerai le pion à la Booth Line et au Lloyd Brasileiro, disait-il. Je fournirai en caoutchouc et noix du Brésil Le Havre, Liverpool et New York. Encore un Brésilien qui a emporté dans sa tombe ses espoirs de grandeur. J'ai fini par en apprendre bien d'autres sur son compte, mais inutile d'aller plus vite que la musique. Mon récit suit patiemment ce que la mémoire parvient à rattraper.

Je devais avoir une vingtaine d'années quand Amando m'amena à Manaus. Mon père ne desserra pas les dents de tout le voyage ; en débarquant, il lâcha deux phrases : Tu habiteras la pension Saturne. Tu sais pourquoi.

C'était un petit bâtiment ancien de la rue du Siège de la Province. J'ai logé dans une des

* Conflit régional (1835-1840) mêlant des vellétés séparatistes (tenant à la place marginale du Pará dans le Brésil, indépendant depuis 1822) et des enjeux sociaux, qui expliquent l'assise populaire du soulèvement et la participation de Noirs et d'Indiens aux côtés d'une frange de l'élite politique. La reprise en main s'effectua en exterminant des dizaines de milliers de rebelles et décima à jamais certaines nations amérindiennes.

chambres du rez-de-chaussée, avec les toilettes près de la cave, où dormaient quelques garçons qui s'étaient échappés de l'Institut d'apprentissage de l'artisanat. Ils vivaient de petits boulots, travaillaient dans les boulangeries et pour la brasserie allemande ; l'un d'eux, Juvêncio, sans travail ni formation, sortait armé d'un couteau de poissonnier, avec lui personne ne plaisantait. Quand mon père était au bureau, Florita s'échappait jusqu'à la pension pour faire un brin de causette avec moi et laver mon linge. Elle n'aimait pas Juvêncio, elle avait peur de se faire poignarder. Et elle détestait ma chambre du Saturne. Elle disait : Avec cette lucarne de prison, tu vas mourir asphyxié. Florita était habituée au confort du pavillon de Manaus et du palais blanc de Vila Bela. Je lui demandais des nouvelles d'Amando, mais elle ne me disait pas tout. Elle ne me parla pas du nouveau cargo de la compagnie. J'ai lu dans le journal que le navire mouillait déjà au Manaus Harbour. Un vapeur à roues, construit chez l'armateur allemand Holtz. Un vrai cargo, les deux autres étaient du genre caboteurs, des barques. J'étais fier, j'ai montré le journal à Florita.

Je voulais préparer un bon dîner, me dit-elle. Ton père a refusé. Les traites du bateau le préoccupent. A moins que ce ne soit autre chose.

Florita voulait que j'aille habiter avec elle et Amando. Tous les trois dans le pavillon de Manaus. Moi aussi, j'aurais bien aimé, elle le savait. Ici, à Vila Bela, on lui disait que mon

père avait été heureux avec ma mère. Quand elle est morte, Amando ne savait que faire de moi. Je me souviens encore aujourd'hui de ses paroles, qui m'anéantissent : Ta mère t'a mis au monde et elle en est morte. En entendant cette phrase, Florita me prit dans ses bras et m'emmena dans la chambre.

C'est une Tapuia qui m'a allaité. Du lait d'Indienne, ou du jus laiteux du tronc du mapa*. J'ai oublié son visage, comme celui de mes autres nourrices. Temps de ténèbres, sans mémoire. Et puis, un jour, Amando entra dans ma chambre avec une jeune fille, en disant : Elle va s'occuper de toi. Florita ne m'a jamais quitté d'une semelle ; voilà pourquoi elle me manquait quand j'habitais au Saturne.

A Manaus je ne faisais rien, à part lire dans la salle à manger ; ensuite je m'assoupissais dans la chaleur de l'après-midi, je me réveillais en sueur, en pensant à mon père. J'attendais que quelque chose se passe, sans savoir quoi. Mon doute le plus grand à l'époque, c'était de comprendre si j'étais responsable du silence hostile entre nous, ou si c'était lui. J'étais encore jeune, je croyais mériter mon châtimeur pour avoir abusé de Florita ; c'est pourquoi je devais subir et accepter le poids de ma faute. J'allais au quartier des Anglais et je rôdais autour du pavillon dans l'espoir de parler à mon père ou qu'il m'aperçoive. J'observais les fenêtres du salon et j'imaginai les yeux

* Arbre dont la sève a des vertus médicinales.

ferents d'Amando posés sur le portrait de ma mère. Je n'avais pas le courage de frapper et je poursuivais ma route le long du trottoir jalonné d'arbres, je regardais les bungalows et les chalets, avec leurs jardins immenses. Un soir, j'ai vu un homme qui ressemblait beaucoup à Amando sur le boulevard Amazonas*. La même taille, la même démarche, bras ballants, poings fermés. Il marchait aux côtés d'une femme, ils s'arrêtèrent devant le réservoir de la Castelhana. J'ai eu des doutes quand l'homme passa sa main dans les cheveux de la femme, mon père aurait-il été capable d'un tel geste ? Quand j'y pense, me revient à l'esprit la légende de la tête coupée. L'homme disparut comme un rat : il s'engouffra dans une rue sombre en tirant la fille par le bras. Le lendemain je suis allé au pavillon. Je voulais savoir si c'était vraiment lui qui déambulait sur le trottoir de la Castelhana avec une femme. Il ne me laissa pas entrer, ne voulut pas m'entendre. De la porte, il dit :

Ce que tu as fait avec Florita, c'est l'œuvre d'une bête.

Il referma lentement la porte, comme pour disparaître progressivement, et à jamais.

Il passait le plus clair de son temps à Manaus. Il allait en tramway à son bureau et travaillait jusqu'à ce que le sommeil l'emporte,

* Le terme Amazonas désigne aussi bien le fleuve Amazone que l'un des Etats composant l'Amazonie brésilienne.

comme il disait. Mais il venait souvent ici. Mon père aimait Vila Bela, il avait un attachement maladif pour sa terre natale. Avant d'habiter au Saturne, j'avais été deux ou trois fois à Manaus. Je ne voulais pas retourner à Vila Bela. C'était un voyage à remonter le temps, un siècle en arrière. Manaus avait tout : l'électricité, le téléphone, les journaux, les cinémas, les théâtres, l'opéra. Amando ne me donnait que la monnaie du tram. Florita m'amenait au port flottant et au marché aux oiseaux de la place de la Cathédrale, puis nous nous promenions dans la ville, nous allions voir les affiches des films de l'Alcazar et du Polytheama, et revenions au pavillon en fin de journée. J'attendais Amando sur la banquette du piano. Une attente angoissée. J'aurais voulu qu'il me serre dans ses bras ou qu'il discute avec moi, j'aurais voulu au moins un regard, mais j'entendais toujours la même question : Vous êtes allés vous promener ? Puis il se dirigeait vers le mur et embrassait la photo de ma mère.

Je me considérais déjà condamné à jamais, coupable de la mort de ma mère, quand l'avocat Estiliano fit son apparition rue du Siège pour discuter avec moi.

Il me dit lui aussi que je ne pouvais pas moisir dans une pension de va-nu-pieds. Il savait que c'était une décision d'Amando, une punition contre son fils dépravé. Pourquoi ne pas préparer le concours de la faculté de droit ? Mon père changerait d'avis.